

Projet inter-blogueur

MOTS ÉPARPILLÉS

2015-2016

Projet mené par :

Florence Gindre - Margarida Llabrés

Photo : F. Gindre



Sommaire



Présentation	3
Mots Éparpillés – Octobre 2015	4
Mots Éparpillés – Novembre 2015	14
Mots Éparpillés – Décembre 2015	21
Mots Éparpillés – Janvier 2016	28
Mots Éparpillés – Février 2016	35
Mots Éparpillés – Mars 2016	41
Mots Éparpillés – Juin 2016	47
Liste des participants	54
Présentation des initiatrices du projet	55

Présentation du projet



Le projet « Mots Éparpillés » s’inspire du projet « Mots sauvages » de Cécile Benoist.

Le 15 de chaque mois, nous avons soumis une photo de ces mots éparpillés afin que chaque participant les libère le 15 du mois suivant par un texte.

Les règles de participation étaient les suivantes :

- **écrire un texte inspiré de la photo (entre 100 et 300 mots) et le publier sur son blog, en nous le précisant.**

Le but du projet est de contempler l’énorme éventail d’écriture qu’une seule et même image peut dégager. Chaque participant vit la photo d’une manière différente ce qui se traduit par des mots éparpillés variés et animés par un imaginaire distinct.

Florence et Margarida

Mots Éparpillés – Octobre 2015



Merci à [Sofie depuis Paris](#) pour sa photo

Vous en vouliez des mots ? Alors, les voici ! Tenez, prenez-les, montre-les, brandissez-les et dansez avec, oui, surtout ça ! Dansez avec les mots !

Mais oui, j'en voulais... mais là, soudain, cela fait beaucoup de mots d'un coup, vous ne trouvez pas ?

Non, pourquoi ? Je ne trouve pas. Ils sont beaux, ils sont attachants, ils doivent bien s'aimer, ils sont tous là, ensemble, à se donner la main.

Et bien, tu crois très fort aux mots, ma chère amie !

Bien sûr ! Surtout en ce moment de rentrée et de bienvenues. Les mots, pour souhaiter la bienvenue, il n'y a que ça de bien : on les choisit avec soin, on y met un peu de couleur et hop, le tour est joué !

Et hop alors ! Bienvenus à tous, installez-vous, souriez, écrivez, soyez heureux et rejoignez-les tous ces mots éparpillés !

Margarida Llabrés de [« Les mots de Marguerite »](#)

Aujourd'hui est un grand jour, c'est la rentrée des mots.

« Soleil » est là depuis longtemps, il avait peur d'arriver en retard. Il attend en compagnie de « essentiel ». Ils se parlent de leurs vacances en attendant que les grilles ouvrent. « Bisous » et son frère « sourire » arrivent tous les deux. Ils marchent d'un bon pas, ravis de retrouver leurs amis.

En traversant la rue, ils se font rattraper par « agréable » et c'est ensemble qu'ils rejoignent « soleil » et « essentiel ».

Un petit nouveau se tient à l'écart. Il s'agit d'« international ». Tout le monde a l'air de se connaître et d'être content de se retrouver, mais lui, il ne connaît personne. Il n'ose pas aller vers les autres, il a peur de les déranger, de paraître déplacé.

« Bonne » arrive et le remarque. Elle vient vers lui et lui parle. Avec douceur, elle l'entraîne vers les autres pour faire les présentations.

Chacun pose des questions à « international » pour savoir d'où il vient, comment c'était, etc.

« International » est content, il ne suffisait pas de grand-chose, juste d'une bonne âme.
Les grilles s'ouvrent, les mots s'éparpillent dans la cour.
Bonne rentrée !

Florence Gindre de [« FG – Florence Gindre »](#)

Les mots appartiennent à tout le monde

Dessus il a marché, sans regarder
Puis il s'est retourné,
Et tous ces signes, comme il y en avait !
A tenté de les déchiffrer,
Comprendre ce que cela signifiait.
Quelques syllabes a anôné
Les a assemblées.
In-ter-na-tio-nal.
International, ce mot l'a fait rêver.
D'apprendre à lire, il continuerait,
Il y avait tant à partager.
Maintenant, il comprenait,
Pour lui ce serait la liberté.

Jacou de [« Les mots autographes »](#)

C'était un petit coin de paradis, un bout de trottoir maculé d'inscriptions à la craie toutes plus positives les unes que les autres, je ne sais pas qui avait eu cette idée un jour de commencer à écrire, mais d'autres étaient venus et chacun ajoutait sa petite part de bonheur aux mots déjà inscrits et chaque personne qui passait devant ne pouvait pas s'empêcher d'y jeter un œil et de se retrouver à rester devant pendant de longues minutes le temps de découvrir tous les mots entremêlés. Je n'ai jamais osé y laisser ma marque, par peur peut-être de passer à côté et de gâcher ce joli petit coin. Je me suis souvent demandé si un jour quelqu'un

aurait l'audace de tout effacer, mais comment oser faire cela alors que rien que passer devant le matin, lire rapidement quelques-uns des messages laissés là vous donnait pour la journée un regain d'énergie et de confiance en l'humanité. Ce qui m'a intriguée, c'est que la pluie devait souvent tout effacer et que donc quelqu'un s'évertuait à retracer les messages comme si cela était vital de donner une onde positive aux passants...

Elijange de « [Elijange - des mots](#) »

J'ai une peur bleue, c'est la première année que je ressens ça. Le changement est radical, il faudra être à la hauteur de ce que veulent papa et maman. Qui va me défendre ? Papa ? Maman ? Ils ne seront pas avec moi, et je n'ai pas de grand frère. Les plus vieux seront plus forts que moi ! Est-ce que j'aurai des copains et des copines ? Avec qui je vais jouer à la récré ?

Je ne veux pas y aller ! Mais je n'ai pas le choix. Mes parents sont prêts, mon cartable est trop lourd. Il est l'heure. Il pleut, heureusement que maman a toujours un parapluie dans son sac. De toute façon, maman a toujours tout dans son sac.

J'ai mal au ventre, je ne veux pas aller à l'école, je ne connais personne. Maman, papa, pourquoi on est parti de là où on habitait avant, j'étais bien avec mes copains et copines.

Non ! Non ! Ne me tiens pas la main si fort, je veux partir. Peut-être qu'en fermant les yeux et en poussant avec mes pieds, tout ceci va s'arrêter.

Des voix de plus en plus fortes, ne pas les écouter, non surtout pas !

« Adrien ! Arrête ton caprice, tu es devant ta nouvelle école. »

Maman ? Mes yeux s'ouvrent lentement, j'ai peur du monde.

Mais c'est quoi par terre ? Des mots de toutes les couleurs.

« Tu vois Adrien, tous les parents ont marqué un petit mot pour vous souhaiter une bonne rentrée en CP ».

Stéphane Dary de « [Les écrits de Stéphane Dary](#) »

« Pourquoi qu'y zont pas effacé avant d'écrire ? Y zavaient pas d'éponge ? »
demande la gamine,
La vérité sort-elle de la bouche des enfants ?
Sa mère l'entraîne
sans s'arrêter.

Mais derrière elles, la passante, comme chaque semaine,
au retour du marché, se sent hypnotisée,
happée, malgré elle,
par le tourbillon de mots au sol.
Les lignes se coupent,
se recourent, se chevauchent.
L'équivalent visuel
d'une cacophonie
dans un hall de gare.

Où commencent les phrases, où finissent-elles ?
Elle se laisse aller.
Elle plonge.
Elle essaie de se souvenir
des semaines précédentes,
essaie de déchiffrer
les mots plus anciens.

« Un sourire... est essentiel... et international ? »
« Installez-vous autour... d'un mot ? »
« Bonne et Agréable Rentrée ? »
« Un jour... et ses clapotis ? »

Clapotis... oui, le clapotis des mots, comme les ronds
laissés par la pierre lancée dans la mare.
Les mots-pierres
lancés
dans la mare de ses pensées,

des mots colorés, des mots...

savoureux.

« Journée harmonieuse... musique... »

Des mots dansants,

zigzagants.

Elle se reprend, se force à s'arracher à la contemplation du sol

et des lignes de mots bien tracés

aux craies de couleurs,

centaines de messages anonymes aux passants

tout aussi anonymes

qu'elle-même.

Pour aujourd'hui, elle ne retiendra

que le dernier ajout,

en forme d'équation :

« Bisous + Sourire = Soleil ». Elle le gardera précieusement,

pour pouvoir le ressortir

au prochain jour de pluie.

J'habite à Waterford du [blog homonyme](#)

L'arc-en-ciel du trottoir de l'école

Un bout de trottoir de toutes les couleurs entre grille de ventilation et plaque d'égout. Qui parle comme un livre parce que c'est la rentrée des classes. Qu'à droite se trouve la maternelle où commence une longue histoire : les cœurs ne sont pas tous à la fête, les sourires automatiques, les menottes s'accrochent et les pleurs s'étouffent dans les plis des doudous qu'on abandonne. À gauche, là où se décide l'avenir, au collège et au lycée, les citoyens et les savants de demain savent que les années vont s'égrener, une à une, et leur demander le maximum.

Alors, ce bout de trottoir a servi de tableau noir pour égayer cette journée redoutée. Des

mains appliquées y ont tracé en bâtonnets serrés à la craie rouge-bleu-vert-jaune des mots tendres, souriants, ensoleillés, d'accompagnement. Elles ont glissé entre les lignes des souvenirs qui sentent bon l'été aux champs, est-ce pertinent quand il faut résolument tourner le dos aux vacances ? Quant aux concepts d'harmonie, d'éternité, moins faciles à saisir a priori que l'amour, il leur sera sûrement consacré un devoir de philosophie. Mais quelqu'un s'est voulu cynique et, sur ce trottoir, entre ces deux écoles, a tourné la rentrée en dérision : hell'ho. Salut, l'enfer t'attend.

Agnès Audibert de « [Mes livres, les lecteurs et moi](#) »

Sourire : un langage universel

Sourire. Parce que ça fait éco. En bien. Ou en mal. Parce que cela nous plonge dans notre inconscient. Là où sont rangés nos souvenirs. Là où notre vie a trouvé refuge.

Sourire. Parce que plusieurs personnes sont passées par là. Y déposer leurs humeurs. Leurs sentiments. Leurs rêves. Parce qu'à plusieurs on est plus fort. Plus riches. Plus grands.

Sourire. Pour montrer. Sourire pour cacher. Sourire parce que ça fait du bien. Aux autres. À nous. Sourire pour avancer. S'élancer. Voyager. Tout là-bas. Avec vous.

Sourire. Pour communiquer. Comprendre. Et se faire comprendre. Sourire pour donner un peu de nous. Prendre un peu de vous. Ici. Là-bas. Partout.

Sourire. Pour rester. Pour partir. Sourire pour acheter. Pour vendre. Pour donner. Sourire pour partager. Sourire comme un langage. Comme un langage universel.

Sourire. Pour demander. Pour dire merci. Sourire pour l'espérance. La présence. Et l'absence. Sourire en récompense.

Sourire. À l'autre. En retour. En réconfort. Partager. Un fou rire. Une histoire. Commune. Ou non. Sourire. Pour offrir. Pour recevoir. Sourire à deux.

Sourire. À nous. À notre passé. Présent. Futur. Sourire. Par bienveillance. Empathie. Sourire avec le cœur. Toujours. Toujours. Toujours.

Laura de « [Bonheur nomade](#) »

Le soleil n'était pas encore levé. Je préparais mon premier café de la journée, préoccupé. Ces dernières semaines, ma petite Zoé affichait un sourire crispé à chaque fois que quelqu'un lui demandait si elle était contente de bientôt recommencer l'école. Et puis la question suivante, inévitable, qui l'obligeait à se tortiller sur sa chaise :

— Tu vas en quelle classe, ma chérie ?

Lorsqu'ils apprenaient que Zoé entrait en CP, les gens se sentaient obligés de répliquer, vaguement menaçants :

— Tu vas chez les grands, à présent, c'en est fini de jouer, tu vas devoir apprendre !

Nous avons bien senti, Béa et moi que ça mettait la petite mal à l'aise. Mais nous n'avions pas réalisé à quel point. Sauf hier soir. Quand la crise avait éclaté. Et avec quelle violence elle avait éclaté ! Après des heures de larmes, Zoé avait fini par sombrer, épuisée, dans un sommeil agité.

Ce matin, en regardant le soleil se lever sur cette belle journée de fin d'été, je me sentais démuni devant la peur de la petite. Et dire que je n'avais pas vu venir le problème. Je me sentis coupable de ne pas avoir pensé à poser un congé pour ce premier jour d'école. Béa allait devoir gérer seule l'angoisse de Zoé et les débordements des garçons qui ne manqueraient de se moquer de leur sœur.

Je pris mes clés et quittai la maison, le cœur serré.

Des enfants avaient dessiné des gribouillis colorés sur le trottoir. Ils avaient oublié leurs craies près du mur. Après un instant d'hésitation, je m'accroupis et laissai un petit mot d'encouragement en cette journée si particulière.

Un petit mot, puis un autre, c'est tout un texte multicolore qui venait de prendre forme sur le trottoir.

Bonne rentrée les enfants !

Geneviève de « [Plaisir d'écrire, plaisir de lire](#) »

Elle a toujours détesté la rentrée des classes. La craie sur le tableau noir et tous ces mots inscrits là, comme pour mieux la narguer. Ça lui rappelle des heures d'angoisse... ou peut-être que ce n'étaient que des minutes, voire des secondes. A 8 ans, le temps passait très lentement quand Monsieur l'instit (impossible de se souvenir de son nom) rendait les dictées, une par une en énonçant bien les noms de famille pour les garçons et les prénoms pour les filles. Il commençait avec les 10/10, toujours les deux mêmes élèves, dont le garçon derrière elle, qui faisait son malin avec ses dictées parfaites. Ouais, mais en maths, elle était la meilleure et pas lui, et toc.

Et ça descend, 8,5/10 c'est encore bon. Si elle est au-dessus de la moyenne, ce sera génial... Il paraît que pour être bon en orthographe, il faut lire beaucoup. Ben c'est raté, elle lit tout le temps et elle est nulle. Encore un truc idiot d'adultes.

6... aie, on se reproche du 5... Ça ne va le faire... et voilà 4, 5, et sa copie n'est toujours pas sortie des mains de l'instit. Elle essaie de se tordre le cou pour voir si elle est encore la dernière... elle ne reconnaît pas l'écriture, mais ça ne veut rien dire. Peut être qu'ils sont deux élèves deniers et ex æquo (rhaa, ça s'écrit comment ça... pourvu que ce ne soit pas dans la dictée de la semaine prochaine !)...

4/10... De toute façon, ça sert à quoi, l'orthographe ? Non parce qu'elle, elle ne veut pas être maîtresse comme sa copine, mais exploratrice ou peut-être astronaute, ça dépend des jours. Pas besoin d'écrire des trucs pour ça, si ?

3,5 ! C'est pas si mal en fait. Il y a pire. En tout cas elle a déjà fait largement pire, comme quand elle a eu 4 zéros d'affilée... elle déteste l'école et les mots à la craie sur le tableau noir qui ne veulent pas s'écrire correctement sur sa copie.

– Bon, tu viens, qu'est ce que tu fais, plantée devant des graffitis ? C'est marrant, tiens : « bisous + sourire = soleil », tu crois qu'on va encore avoir un poète cette année ?

C'est fou, elle n'avait même pas vu, ses yeux étaient restés sur « très chers enfants, bonne et agréable rentrée ». Elle ramasse son cartable qui a glissé.

– Sérieusement, bouge-toi, l'institutrice qui arrive en retard le jour de la rentrée, ça ne va

pas le faire !

– J’arrive... Je crois que finalement, je vais attendre la semaine prochaine pour leur faire faire une dictée.

Pom de Pin de « [Pom de pin in Wonderland](#) »

Farandole de mots

Les mots s'évadent par la fenêtre et viennent se perdre sur nos trottoirs. Je passe devant celui-là régulièrement et je retrouve par hasard, comme tombé du toit d'en face, quelques lettres qui se croisent pour former de jolis mots. D'amour, de souhaits divers. Mots qui scintillent même sous la pluie. Chacun sa craie, chacun ses couleurs. Chacun son idée du bonheur. Chacun ses envies de graver dans le gris des mots qui marquent, qui donnent envie d'aller au-delà des aprioris. Je contemple ces mots quand je passe. Je ne m'attarde pas toujours. Mais il y en a toujours un qui s'attache. Je pense à tous ces artistes qui embellissent mes journées, à tous ces poètes qui me font tourner la tête.

Une farandole de mots sur le trottoir, remplie d'espoir.

Marie de « [L'Atmosphérique !](#) »

Mots Éparpillés – Novembre 2015



Merci à [Oh et Puis](#) pour sa photo

Il se tenait devant la porte. Allait-il oser sonner ? Il était nerveux, ses mains étaient moites. Il était sûr que d'une minute à l'autre, des gouttes de sueur apparaîtraient. Il respira un grand coup pour se donner confiance en lui. Il ajusta les fleurs dans le bouquet. Il avait hésité avec des bonbons, mais l'image de Jacques Brel avec son petit paquet s'était invitée dans son esprit. Non, ce serait mieux des fleurs, plus présentables et tant pis si elles sont périssables.

Il avait voulu des fleurs belles comme Denise, qui resplendissent tout autant. Il avait rencontré sa beauté il y a quelques jours et depuis, il brûlait de **désir** pour elle. Il ne souhaitait que la revoir, la revoir et la contempler.

Ses amis s'étaient fichus de lui lorsqu'il leur avait raconté leur rencontre. Tombé amoureux, se languir d'une star **du porno** ! Ils disaient que ça ne pouvait arriver qu'à lui et ils avaient bien rigolé. Mais ça, c'**est** parce qu'ils ne la connaissaient pas ! Et dire qu'elle était derrière la porte. Il fallait qu'il trouve **le** courage de sonner...

Cinq, quatre, trois, deux, drinnng. Il l'avait fait. Il entendit des pas se rapprocher. Voilà, ses mains étaient en sueur. Il fallait qu'il les essuie, absolument. Si jamais elle voulait lui serrer la main, il ne pouvait pas **le** faire avec des mains si humides. Il avait un mouchoir dans sa poche.

La porte s'ouvrit sur la plus belle créature que la terre puisse porter. Il tira sur son mouchoir, un crac se fit entendre, les fleurs tombèrent au sol et son pantalon se déchira.

Sa vie pourrait figurer dans un **bêtisier**...

Florence Gindre de [« FG – Florence Gindre »](#)

Le désir d'aimer
Le désir d'admirer
Le désir du septième ciel
Le désir de désirer

Pourquoi le porno serait-il le bêtisier du désir ?

Le désir a-t-il un bêtisier ?

Le bêtisier de la vie ?

Aimer pour désirer

Désirer pour aimer

Ambitionner et se passionner

Flambée qui s'envole

Sueur qui revit

Larmes de désespoir

Chair de poule

et peau hérissée

Pourquoi le porno serait-il le bêtisier du désir ?

Et si la vie était un peu porno ?

Voir pour sentir

Regarder pour éprouver

Et puis se cacher

se lover. S'aimer.

et Le baiser.

Margarida Llabrés de [« Les mots de Marguerite »](#)

Bêtisier

Le désir ferait des bêtises ?

Oui, mais des bêtises exquis.

Le porno est-il la petite bête au désir ?

Oui, mais la petite bête qui monte, qui monte...

Oh, mais que fais-tu ?

Je te montre, montre, montre, montre...
Quelle heure est-il ?
L'heure de faire des bêtises, nous deux.
Tu veux dire la bête à deux dos.
Tu veux, tu ne trouves pas cela porno ?
Mais comme le dit très bien Miss Tic,
« Le porno est le bêtisier du désir. »
Alors pornographons, bêtisons,
Désirons-nous !

Jacou de « [Les mots autographes](#) »

Enfermé dehors

De jour, comme de nuit, j'erre devant cette grille. Je l'observe. La touche. La renifle. En vain.

Elle me toise.

Elle est grise. Triste. Morose. Je la peins en bleu. Pour qu'elle respire. Qu'elle explose de joie. Pour qu'elle vive.

Elle reste inaccessible.

Je me plie en quatre pour elle. Lui parle. Lui souris. La supplie. En vain.

Elle est sourde. Muette. Et aveugle.

Que cache-t-elle ? Un trésor ? Un secret ?

Elle ne me fait pas confiance.

Veut-elle me protéger ? De quoi ? De qui ?

D'elle, peut-être.

Ou cherche-t-elle simplement à me rejeter ? Pour quoi ? Pour qui ?

Pour elle, peut-être.

Elle me fait penser à ces gens qui sont là, sans y être. Le regard dans le vide, les pensées à mille lieues d'ici.

Elle n'apprécie pas ma présence.

Elle m'inspire. M'attire. M'emprisonne. Et pourtant.

Elle ne veut pas me connaître.

Elle me rend fou. Je reste là. À l'attendre. Enfermé dehors.

Laura de [« Bonheur nomade »](#)

Chacun a tiré de la boîte son petit papier, chacun a lu son petit papier, et la présidente du jour a noté chaque sujet à débattre pour la session suivante.

Ariane s'est inscrite au groupe de discussion dans l'espoir de vaincre sa timidité malade, et de pouvoir, comme les autres, donner son opinion sur tout et n'importe quoi sans rougir et balbutier comme une gamine.

– « Ariane, ton sujet ? » demande la présidente.

Ariane prend une profonde inspiration, et lâche : « Le porno ! » Elle voudrait que le sol s'ouvre et l'engloutisse, mais c'est la règle du jeu. Il faudra qu'elle prépare sa discussion. Il y a bien quelques membres qui proposent d'échanger avec elle, contre « La piété », « Les requins » ou « l'art asiatique ». Elle refuse la voie de la facilité.

Ariane rentre chez elle à pied, histoire de s'aérer un peu, de remettre de l'ordre dans ses idées. De respirer un bol d'air frais, ou plutôt, dans ce quartier, de pollution fraîche... En quête désespérée d'inspiration, elle regarde pour la première fois avec intérêt les graffitis, plus ou moins obscènes qui jalonnent les rues. Des mots, des images, de l'art de rue qui joue sur les mots. Et au pied du mur, près du vieux gymnase, « *Le porno est le bêtisier du désir* ». Eurêka ! Elle a trouvé un fil conducteur auquel elle pourra s'accrocher. Pour être sûre tout de même, elle ira vérifier le sens de « bêtisier »...

J'habite à Waterford du [blog homonyme](#)

Miss me

Encore une boutique fermée, délabrée, rongée par l'abandon ! Les rideaux sont tirés, la grille s'oxyde, les encadrements de bois suintent, s'effritent, se débinent. La ville est triste. Alors, chacun accroche ses pensées et ses aphorismes sur les bois vermoulus et pourris, dessine ses songes sur ce qui subsiste d'à peu près solide entre les encadrements.

Te rappelles-tu la rue d'Alger autrefois ? Pas un papier gras ne traînait, les jupes des filles virevoltaient dans la lumière dorée, la fanfare municipale descendait chaque samedi, on allait en riant bras dessous bras dessus d'une boutique à l'autre, personne n'aurait pensé mettre un jour la clef sous la porte.

Il reste pourtant malgré les fissures, les déchirures, dans nos souvenirs et sur ce contre-plaqué défraîchi, un bleu incandescent. Bleu hypnotique de la Méditerranée. S'y écorchent le sexe, le désir, l'amour. S'y abîment les espérances. Bleu vif pour les regrets. *Miss me.*

Agnès Audibert de « [Mes livres, mes lecteurs et moi](#) »

La salle de sport

Est-ce ce regard croisé qui l'a marqué ?

Un de ces regards clairs qui traverse de part en part pénètre l'être pour y rester. Est-ce à cause de ce regard posé dans ses yeux à lui, à peine quoi une demie seconde, qu'il a alors laissé sa place sur le banc alors qu'il enchaînait ses exercices répétitifs ; est-ce pour tout cela qu'il fut poussé à laisser la fonte à un type qui se mit alors à cracher sa vie à chaque effort ?

Il quitta l'espace musculation, lui qui d'habitude se contente de son confinement ; territoire d'emblée réservé aux hommes, odorant : sueur, testostérone, déodorant bon marché ; territoire lourd d'humidité stagnante, mélange des buées corporelles, émanées de corps surentraînés, martyrisés, aux membres soit surgonflés, soit désespérément rachitiques.

Est-ce parce qu'il est sorti de cette cachette donc – repère de prédateurs s'admirant en plein effort dans le miroir du mur opposé, les artères saillantes, prêtes à exploser à chaque levée de poids, miroir qui sert aussi à espionner les reflets des femmes, queues de cheval en mouvement, fesses moulées dans du lycra, poitrine bondissant à chaque foulée ; est-ce parce qu'il a abandonné son monde qu'elle s'est alors approchée de la fontaine, sorte de frontière implicite ; est-ce parce qu'elle a rempli sa gourde en lui souriant ; est-ce parce que le regard, la fontaine, le sourire, qu'il l'a suivie, qu'il lui a parlé, qu'ils ont ri, qu'il a obtenu son prénom ? Est-ce à cause de tout cela que tout peut commencer là, dans le temple de la transpiration ? Tous les jeux risqués de l'amour, ceux de ces hommes qui s'accrochent à un

regard et croient lire « viens à moi », et pour lequel ils se montrent par la suite incompetents, tant leurs fantasmes étaient bien trop grands pour leur si petite carrure.

Et lui, il est venu avec le mérite d'avoir osé et s'il a eu dans sa tête des idées très salaces, un peu porno même ; il s'est pas montré trop lourd et, en partant, a bombé le torse, la démarche lente et altière, entièrement tourné vers ces pas qui l'emportent vers la nouveauté, un sourire aux lèvres sur son visage radieux, puis, sur la vieille devanture face à la salle de sport, dans l'obscurité de cette soirée de novembre, il a tagué en partant « Le porno est le bêtisier du désir ».

Claire de « [Blonde thinking on sundays](#) »

Mots Éparpillés – Décembre 2015



Elle n'avait pas prévu sa vie comme ça. Elle avait rêvé d'autre chose. Petite, elle se voyait en tailleur partir au bureau tous les matins, les dossiers sous le bras. À bien y réfléchir, elle savait que ce n'était pas elle qui avait rêvé de cette autre vie, mais plutôt la société elle-même. Mais puis, un jour, après des années de déboires, des années d'aventures et de voyages aussi. Après du temps passé à pleurer par amour, elle trouva l'homme parfait, cet homme qui partageait les mêmes idéaux qu'elle, des idéaux qui étaient restés endormis longtemps, bien trop longtemps.

Ainsi, l'amour, le vrai, ayant frappé à sa porte, elle décida de laisser derrière elle ce que les autres avaient planifié pour elle et contre elle. Elle claqua la barrière et se mit à marcher la tête haute, elle commençait à regarder le monde d'une autre façon, sa façon.

Désormais, les deux ensemble, main dans la main, passaient leur vie à sillonner des routes, à découvrir des villes et des villages, à partager la vie des gens, à raconter des histoires aux clients qui venaient remplir leurs paniers sur les marchés des villes. Leur vie, c'était ça maintenant. Sans domicile fixe, une camionnette pour maison et surtout beaucoup de passion : passion pour les gens, pour leur métier, pour tous ces marchés qui étaient devenus leur vraie maison !

Comme le parcours de deux infatigables amoureux de la vie, ils avaient voulu se débarrasser de tout ce qui, d'après leurs idéaux, était trop superficiel, inutile et futile. C'est bien pour cela qu'ils adoraient passer leurs matinées aux marchés : de 6h00 à 24h00, car ils ne voyaient plus le temps passer !

Margarida Llabrés de « [Les mots de Marguerite](#) »

Deux petits lapins blancs jouent à saute-mouton dans une prairie. Ils s'amuse, les herbes vertes les chatouillent. Ils profitent du temps qui leur est offert.

« Vas-y, à ton tour, dit l'un d'entre eux. »

L'autre petit lapin blanc prend son élan et, hop : « J'ai passé 7h ! »

Il s'accroupit et son ami saute par-dessus lui : « J'ai passé 8h ! »

Ils jouent toute la matinée, ne voient pas le temps filer.

Soudain, ils interrompent leur jeu en entendant une voix. Un grand lapin blanc arrive dans

la prairie, d'un pas hâtif. Il porte une redingote rouge et ne lâche pas des yeux une montre à gousset, tout en se pressant.

« Je suis en retard ! En retard ! En retard ! »

Il croise le chemin des deux petits lapins blancs qui l'interpellent.

« Mais non, tu as tout le temps, viens jouer avec nous ! dit le premier.

– Avec nous, tu auras des matinées de 24h ! dit le second. »

Florence Gindre de « [FG – Florence Gindre](#) »

6 heures du matin... c'est tôt quand même. Il a fallu mettre le réveil à 5 heures. Vite un café, pour tenir le choc. Tout va bien, encore 42 minutes. Elle se prépare, pas très bien réveillée, un peu vaseuse. Quelle idée de se lever aussi tôt. Un deuxième café ne sera pas de trop. Elle jette un œil à la pendule de la cuisine, 5h51... 9 minutes, elle est largement dans les temps. Elle se pose pour déguster tranquillement ce deuxième café qui fait du bien, après le premier avalé brûlant à toute vitesse. Depuis toute petite, elle a toujours eu une peur pathologique d'être en retard. Dès qu'elle a su lire l'heure, elle s'est engagée dans une course perpétuellement contre le temps. Elle arrivait toujours à l'école avant l'ouverture du portail. Ça ne s'est pas arrangé en vieillissant. Elle n'est pas à l'aéroport deux heures avant, mais 4. Elle n'enlève jamais sa montre, même sous la douche. Quand elle a un rendez-vous, même chez le médecin qui est pourtant systématiquement en retard, ce qui la stresse, elle arrive 30 minutes à l'avance.

Ça y est, il est 6 heures... 6h01 même. Mais elle sait bien que tout le monde n'a pas sa manie de la précision horaire, une minute de retard, qu'est ce que c'est ? Elle prend un livre, calmement, 6h28... elle a peut-être mal compris, c'était sûrement 7 heures. Ce qui fait du sens d'ailleurs, 6 heures, c'est beaucoup trop tôt. 7h12. La sonnette doit être cassée, elle va vérifier. 7h49. Elle scrute encore une fois son téléphone, aucun message. 8h31. Il faut qu'elle arrête de fixer l'heure qui défile, narquoise sur sa montre, ça n'arrange rien... 9h03, on respire un grand coup. 10H37... elle a une boule à l'estomac, les nerfs à vif. 12H08... ça la calmerait sûrement de manger quelque chose. Mais ça ne passe pas. Elle a des hauts le cœur 14h21 des palpitations, des sueurs froides, une migraine qui lui vrille les tempes. 15H55... et si elle s'était trompée de jour, tout bêtement ? 16h47 où est son agenda ? Elle voit rouge, littéralement. 18h34 on respire, on respire. 20h21 elle devient folle. Elle pleure, crie, rage.

Oublie de respirer. S'étouffe, s'étrangle. 23H59... ça va beaucoup mieux. Elle a détruit sa montre, son téléphone et l'horloge de la cuisine à coup de marteau. Elle est calmée. Minuit, elle s'endort, apaisée.

Pom de Pin de [« Pom de Pin in Wonderland »](#)

Le téléphone avait sonné tard, hier soir. J'avais hésité à décrocher, la journée avait été longue et j'avais envie de calme. Pourtant, au bout de quelques sonneries, ma mauvaise conscience avait été la plus forte. Après tout, c'était peut-être important...

Et important, ça l'était ! C'était pour du boulot. Une dame m'appelait parce qu'elle avait appris par la cousine de la sœur d'une copine que je cherchais un boulot et elle, justement, elle cherchait quelqu'un pour l'aider sur le marché. Nous nous sommes fixées rendez-vous un peu avant 6H, aujourd'hui matin, devant la fontaine.

J'arrivai, un peu dépenaillée, les yeux bouffis de sommeil et un vieux bonnet de laine enfoncé profondément sur la tête pour cacher mes épis récalcitrants et mes cheveux gras qui auraient eu besoin de beaucoup d'attention de la part d'un expert coiffeur pour me rendre présentable. Après une poignée de main et quelques informations sur le travail qu'elle attendait de moi, je lui demandai :

— Quelles sont les heures de travail ?

— Oh, répondit-elle, amusée, juste la matinée, jusqu'à la fin du marché. J'ai besoin de vous dès 6H pour monter le stand et installer la marchandise. Le temps du marché pour servir les clients et ensuite, quand tout est fini, il faut encore démonter le stand et charger le camion.

Elle me prit à l'essai dès ce jour-là. Je l'accompagnai jusqu'à son camion au milieu de l'agitation de tous les marchands qui déchargeaient et installaient leurs articles. Quand nous passâmes devant la barrière qui fermait la route à la circulation, je rigolai, la matinée risquait d'être vraiment longue !

Geneviève de [« Plaisir d'écrire, plaisir de lire »](#)

On était venus pour se reposer.

Le voyage s'était bien déroulé, la voiture attendait à l'aéroport. On n'avait qu'une hâte, arriver à l'appart, se poser, prendre une douche, descendre au café pour un en-cas, flâner dans le quartier, prendre nos repères avant d'aller à la supérette acheter de quoi pour le petit déjeuner. Repérer un restau sympa, nous avions la liste que nous avait donnée l'agence, avec le plan de la ville.

Ted se remettait lentement de son opération, et le médecin avait suggéré une ou deux semaines au soleil, maintenant qu'il n'avait plus de plâtre et se débrouillait relativement mieux avec les béquilles. Tara à l'agence de voyages nous avait trouvé facilement, hors saison, ce qui semblait être l'idéal : un appartement au cinquième étage, ascenseur, centre-ville. Vue sur la mer. Assez haut pour ne pas avoir les bruits de la circulation. Pas d'hôtel, pour ne pas avoir la pression des repas à heures fixes. Bien sûr, le vol était à des heures indues : départ à 6 heures du matin, ce qui nous avait fait quitter la maison à trois heures du matin, et nous faisait arriver à l'appart vers les onze heures. Épuisés, surtout Ted. Moi aussi, de devoir conduire, une voiture de location, et du mauvais côté.

Elle était bien gentille et bien obligeante, Tara, de l'agence de voyages. Mais dans tous ses renseignements, il n'en manquait qu'un seul. Elle nous avait bien dit qu'il y avait un marché, le matin de notre arrivée. Une fois dans le quartier, à deux cents mètres de l'immeuble, nous avons découvert que la municipalité avait créé un nouveau sens au mot matin. Nous ne pouvions pas accéder au parking de l'immeuble. Pas avant minuit.

J'habite à Waterford du [blog homonyme](#)

Le marché du mardi

Fraîches et rieuses, hautement bottées, perchées, jambes minces gainées dans pantalons moulants, sombres et huilés, elles sont là au passage piétonnier. Elles se rendent au marché dans la douceur étonnante d'un été indien s'étirant encore avec délice sur le fil de décembre. Elles rayonnent comme le soleil bas tandis que lui passe au volant de sa berline ronron-

nante ; captivé. Apparition voluptueuse. Il passe et les regarde sans même les laisser traverser. Une maladroite omission. Ou peut-être avait-il décidé qu'il serait dans un jour sans. Sans courtoisie. Et il ne peut revenir sur la promesse qu'il s'était faite à lui-même en tournant la clef de contact quelques minutes plus tôt. Alors il passe, impoli, et les fixe d'un regard qu'il veut des plus pénétrants et il ne sait pas trop pourquoi, leur sourit. Intensément. Aucun doute ce sourire leur est bien adressé. À elles uniquement. L'incongruité de son attitude fait aussitôt éclater de rire les belles et l'homme se sent alors idiot, très idiot ; idiot à en perdre totalement le fil, à oublier qu'il se trouve présentement assis dans l'habitacle de sa voiture dernier cri. Il oublie qu'il conduit, qu'il roule, il continue à passer en souriant – puisqu'il a commencé pourquoi s'arrêter – en souriant maintenant très bêtement et, sans même s'en rendre compte, l'homme emboutit alors une barrière qu'on avait placée là en ce mardi matin, au milieu de la rue, un panneau rond et rouge entravant le cadre d'acier. « Circulation interdite le mardi matin de 6h00 à 24h00 ». Bam !

Croyez-le ou pas, les jeunes femmes passèrent leur chemin, bien plus préoccupées par les étranges horaires indiqués sur le panneau d'interdiction, plutôt que par le sort de leur pauvre admirateur. « Les gens ne respectent plus rien », soulignèrent-elles, n'approuvant pas ce vandalisme de bas étage.

Claire de « [Blonde thinking on sundays](#) »

Mon Papi Mô et moi, on faisait les marchés.

J'étais toute petite. Une petite fille. Avec des étoiles plein les yeux. Haute comme 3 pommes. Fière comme un coq chantant au petit matin. Tenant la main de mon papi, je partais à l'aventure. Nous allions au marché.

Papi Mô connaissait tous les commerçants. Tous. Et tous les commerçants le connaissaient.

Il est vrai qu'à l'époque, les légumes, les fruits et le fromage n'étaient pas les stands vers lesquels j'aimais m'aventurer.

Non. Moi j'aimais les bijoux, les vêtements, les sacs et les chaussures. Alors mon papi me

laissait flâner non loin de lui, auprès des vendeuses de ces petits trésors que je convoitais.

Ce que j'aimai le plus, en secret, c'est le fait que mon papi me traitait comme une grande. Il me faisait confiance.

J'étais très fière qu'il soit mon papi. Parce qu'il faisait toujours des blagues. Parce qu'il esquissait des sourires sur les visages des commerçants. Parce qu'il me faisait rire aux éclats. Et parce qu'on était complice de bêtises qu'on allait s'empresser de raconter à Mamie à notre retour dans l'espoir qu'elle réagisse. Que ce soit en bien ou en mal. Au pire, il suffisait de chanter « Nagawika ». On s'en sortait toujours.

Mon Papi Môm et moi, on faisait les marchés.

Plus tard, à l'adolescence, ma cousine et moi tenions nous même notre propre stand sur les marchés. Avec la complicité de Papi Môm, qui nous emmenait. Nous attendait. Et remballait avec nous. Parfois il râlait, parce que nous étions en retard. Nous on savait qu'il voulait juste un peu plus d'attention de notre part. Alors on l'embrassait. Ou on lui faisait une blague. Et il souriait.

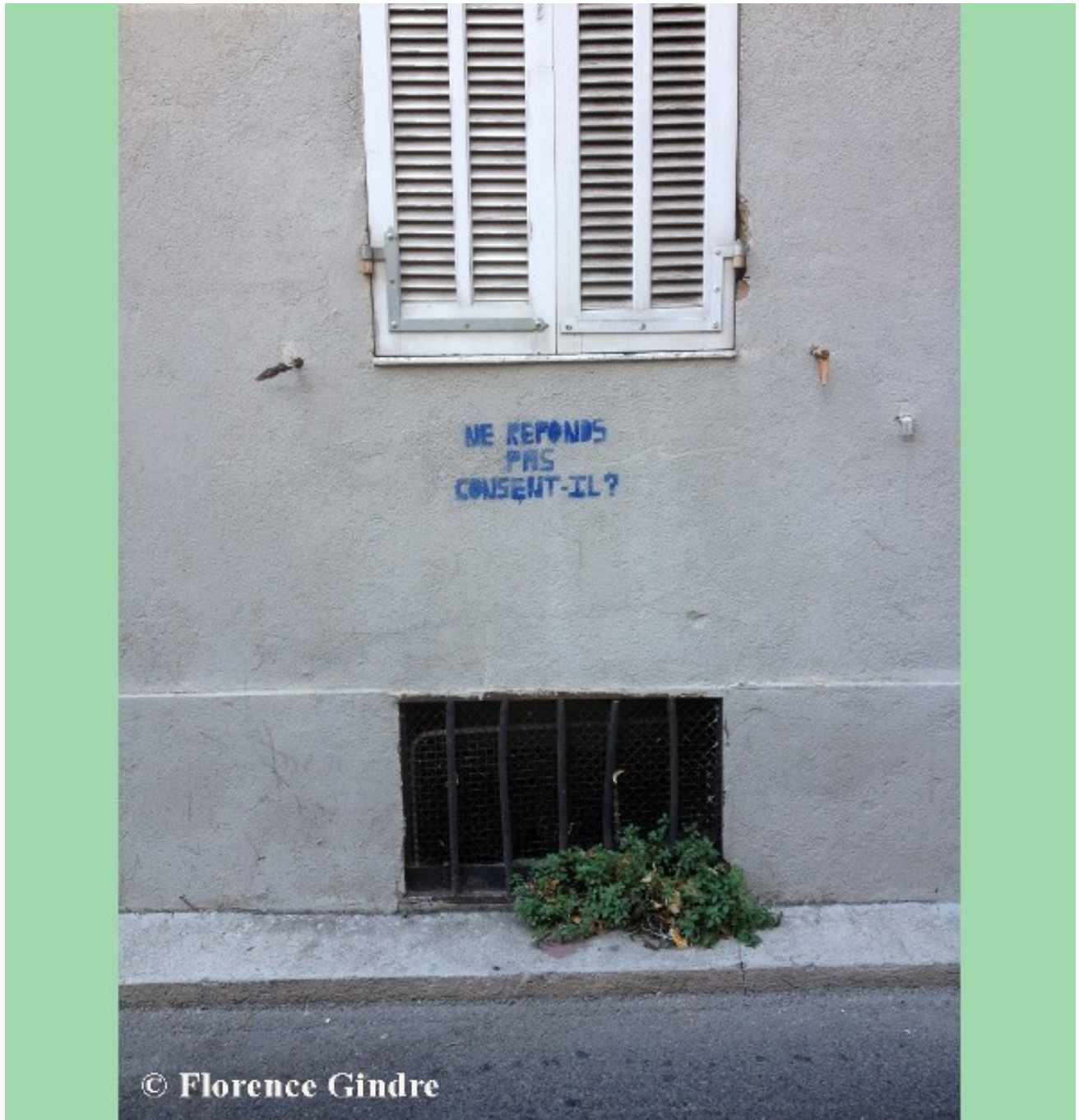
Nous vendions des bijoux, créés par nous même pendant les grandes vacances. Les quelques sous que l'on gagnait nous permettaient de racheter des perles et de recommencer. Toujours avec la complicité inébranlable de Papi Môm.

Ce que j'aimais le plus dans le fait d'aller au marché, c'était d'être avec Papi Môm. Juste tous les deux. Parce qu'on rigolait. On disait des bêtises. Oh oui. On rigolait avec mon Papi Môm.

Mon Papi Môm et moi, on faisait les marchés. Et ça, je ne l'oublierai jamais. Jamais.

Laura de *« Bonheur nomade »*

Mots Éparpillés – Janvier 2016



© Florence Gindre

Ne réponds pas, consent-il ?

Se claquemurer dans le silence.

Se fermer au monde qui nous entoure pour ne plus le voir, ne plus lui répondre.

Se retourner pour ne plus avoir sous les yeux ce qui nous horrifie.

S'enfoncer la tête dans le sable, faire l'autruche.

Se cacher du monde, devenir ermite.

Ne pas répondre...

Accepter dans le silence.

Tolérer ce que nous ne condamnons pas ouvertement.

Encourager par notre refus de voir.

Autoriser par notre indifférence.

Approuver par notre éloignement.

Est-ce consentir ?...

Fermer ses volets sur la vie, ne pas répondre...

Faire le mort n'est-ce pas un peu mourir ?

Ou serait-ce prendre son souffle pour mieux répondre et mieux vivre ?

Florence Gindre de « [FG - Florence Gindre](#) »

La fenêtre étant fermée, il a cru que la maison était vide. Depuis deux semaines, à chaque fois qu'il rentrait du travail, il s'arrêtait devant, pensif, la tête baissée. Et puis, sans rien dire, sans rien faire de spécial, il continuait son chemin.

Jusqu'au jour où il a décidé qu'il était temps de faire quelque chose. Il était temps de voir les choses d'en face et de faire tomber ce voile qui l'empêchait d'y voir clair. Depuis bien trop de mois il trimbalait avec une lui une lourde valise appelée tristesse.

Ce jour-là, alors, il passa devant ces volets blancs, vieux et clos. Il s'arrêta quelques secondes, dubitatif, il fait semblant d'aller vers la porte et d'appuyer sur la sonnette, mais ces jambes lui en empêchèrent. Les larmes aux yeux, il consentit, par le silence des non-dits

et il rentra amer chez lui en sachant qu'il ne saurait jamais pourquoi son amie l'avait quitté.

Margarida Llabrés de « [Les mots de Marguerite](#) »

Ne réponds pas, consent-il ?

Qui ne dit mot, consent, dit le proverbe.

Un chaleureux duvet de poussière grasse recouvre les lames de ces persiennes.

Mais quel mystère plane derrière ces volets clos ?

On pourrait croire qu'un départ précipité n'a pas permis de vider l'endroit, et un sommier métallique entrave le soupirail barreaudé garni de la soie blanche arachnéenne.

Mais quel mystère plane derrière ces volets clos ?

Un géranium perpétuel vivace et coriace, venu on ne sait d'où, profite du calme de l'endroit et consent, sans rien dire, à puiser dans les failles du trottoir, la ressource nécessaire à ses racines gourmandes.

Mais quel mystère plane derrière ces volets clos ?

D'un doigt assuré frappons au volet et si personne ne répond, est-ce pour autant qu'il consent à nous écouter ?

Mais quel mystère plane derrière ces volets clos ?

C'est ainsi qu'au fil des jours, les gens vont, viennent, partent un peu... beaucoup... à la folie... ou pas du tout, mais ils ne sont pas toujours consentants, même s'ils ne le disent pas, ils vivent juste leur vie, parfois la subissent, la portent ou la supportent...

Mais quel mystère plane derrière ces volets clos ?

Et si le mystère de ces volets clos était tout simplement celui de la vie qui passe ?

Sylvette Nèples

Qui ne dit mots consent-il ?

Mots éparts mots volés mots valises, des mots sur des maux et des maux pour lesquels nous n'avons pas de mots.

Quand les mots s'envolent et s'enfuient de vieillesse.

Mots coincés mots volés mots perdus qui parfois ne savent pas passer nos lèvres...

Mots sur nos maux qui sont parfois salvateurs.

Mots d'enfants mots entendus ou pas, écoutés ou pas.

Écoute accordée ou refusée souvent synonyme de bienveillance.

Mots pansements mots pensants mots qui soignent.

Mots coupants, couperets, blessants.

Soupirail, barreaux réels ou imaginaires.

Souffrances à mettre en mots pour guérir de nos maux.

Mots qui en franchissant nos lèvres éclatent et brisent les barreaux.

Mots d'enfants mots de joie mots de paix.

Mots de vie mots d'amour, merci.

Qui ne dit mots consent au moins à garder le silence...

Virginie de [« Crazyprof »](#)

« Ne réponds pas consent-il ? »

J'ai ouvert la fenêtre, vu sur le mur d'en face ce message sibyllin. Je vois chaque jour des signes, des panneaux publicitaires et autres dont l'orthographe ou la grammaire me font grincer des dents. Et puis parfois, certains me font sourire, quand le message, faute de ponctuation, devient ambigu. J'imagine, donc, ce que l'auteur n'a PAS voulu exprimer...

Et ce matin, c'est le « s » de « réponds » qui me taraude. Si encore nous avions « Ne répond pas, consent-il ? » j'y aurais vu le questionnement de l'expression « Qui ne dit mot, consent ».

Mais le « s » me chiffonne, me titille, me pique, me pousse à imaginer autre chose. Me demande de trouver une réponse, justement. Tout en m'ordonnant de ne pas y répondre,

mais me posant tout de même la question - comment donc puis-je répondre à la question, sans y répondre ?

Au-delà de la faute de grammaire, peut-on y voir un lapsus révélateur, de la part de l'auteur, qui se doit de poser la question (consent-il ?) mais en réalité ne veut pas connaître la réponse (ne réponds pas !).

Pourquoi ? Angoisse ? Espoir ? Impatience ? Désespoir ?

C'est comme quand on attend les résultats d'un examen, en sachant que, quelle que soit la réponse, notre vie ne sera plus la même, que tout basculera, d'une façon ou d'une autre. Que nous ne ressortirons ni de l'expérience, ni de l'examen, ni de l'attente, totalement indemnes.

Ce qui m'amène à me demander, quelque part, ce qui a basculé dans la vie du graffiteur.

[« J'habite à Waterford »](#) du blog homonyme

L'inconnue

Cette ruelle, il l'avait prise des centaines de fois. Tantôt joyeux. Tantôt triste. En colère. Euphorique. En marchant. En courant. Et parfois aussi à reculons.

Toujours dans sa bulle, ses pensées lui appartenaient. Il en était le propriétaire ultime. Il aurait aimé les partager. Avec une « elle ». Sa « elle » à lui. Mais jamais il n'avait pu.

Il pouvait observer. Toucher. Parler. Mais dans sa bulle à lui, il n'entendait rien. Rien que ses propres pensées.

Il était sourd. Depuis toujours. Il avait bien essayé de comprendre. De lire sur les lèvres. Mais ce jour-là, en la voyant, il ne sut déchiffrer les mots.

Cette **inconnue** était d'une rare beauté. De jolis traits. De longs cheveux blonds. À peine coiffés. Elle semblait d'une douceur exquise.

Son parfum était envoûtant. Sucré. Épicé. Rassurant. Il reconnut la vanille, le musc, l'orange douce.

Elle avait une sensibilité à fleur de peau. Presque brûlante. Elle était là. Devant lui. Nue de tout masque. De toute fausseté. Aussi pure qu'un diamant.

Elle lui parla. De longues minutes. Elle avait l'air tellement heureuse. Il n'entendit rien.

N'arriva pas à lire sur ses lèvres, tant elle lui plaisait. Tant il en était ébloui.

À part cette phrase, cette toute dernière phrase qui le réveilla de ses songes : « Qui ne dit mot consent ? ».

Elle lui sourit. Tourna le dos et partit en courant.

Il sut une chose. Le lendemain. À la même heure. Au même endroit. Il la reverrait.

Laura de « [Bonheur nomade](#) »

Elle ne parle pas parce qu'elle ne sait pas, mais il ne faut pas croire qu'elle consent à tout (ça veut dire quoi « consentir » ?). La petite souris bien sûr. Par exemple, si on ne met pas sa dent sous l'oreiller, elle ne peut pas la prendre. Elle ne peut pas faire son travail correctement... alors qu'elle se dévoue, nuit après nuit pour ramasser toutes ces petites dents et laisser autant de pièces, un vrai travail de titan pour une aussi petite souris. Mais si les enfants ne suivent pas les règles et ne mettent pas leurs dents sous l'oreiller, elle n'a pas cherché plus loin. Non, bien sûr. Mais comme elle ne veut pas les décevoir, elle trouve quand même une solution.

La petite fille était très contente, ça faisait des semaines qu'elle triturait sa dent, et ça y est, elle était enfin tombée ! Mais tout à sa joie, la gamine n'a pas fait attention. Elle brandissait la dent fièrement, courant derrière sa mère pour lui montrer, elle n'a pas vu la fissure sur le trottoir. Elle a trébuché. Elle n'est pas tombée, elle a repris son équilibre, mais elle en a lâché son trophée. Et la dent a roulé, s'est engouffrée par le soupirail et a disparu... La petite fille était inconsolable, sa dent ! Que va faire la petite souris ? Et bien, la petite souris a courageusement plongé dans la cave à la nuit tombée et elle a ramassé la dent qui s'était cachée. Elle pourra laisser une jolie pièce toute brillante sous l'oreiller de la petite fille.

Alors, si en rentrant chez vous tard le soir, vous apercevez une souris se faufilant dans votre cave, attention à ne pas l'écraser. Elle n'y est pour rien, c'est votre petite voisine qui a perdu sa dent !

Pom de Pin de « [Pom de Pin in Wonderland](#) »

S silencieux

Ce S me chiffonne.

Autoritaire, impératif, il exige le silence : « ne réponds pas », alors que tu suggères plutôt que l'absence de réaction te pèse, que les réticences t'inquiètent. Tu as voulu finir sur le tracé gracile d'une muette sinueuse, un S, celui dangereux des reptiles. Tu n'y as vu que du feu, mais sache que c'est de mauvais augure. Parce que si je ne peux pas répondre, comment te faire savoir qu'il consent, ou non ?

Tu te sers d'un mur comme d'une boîte postale pour de façon anonyme avoir réponse à tes questions, procédés de gens désabusés, de pays opprimés, mais tu sembles craindre le pire. Affaire d'argent, espérance amoureuse, s'il n'y consent pas, c'est une fin de non-recevoir, le début de la débîne, des heures grises et tristes.

Mais personne ne vit ici, sache-le, tout ferme, on exproprie, ce sera le grand Paris : de grands parkings, de grands buildings, de grands périphériques. Les voix d'autrefois se sont tues. Alors si c'est de l'une d'elles que tu attendais une réponse, mieux vaut aller taguer ailleurs tes S canaille.

Agnès Audibert de « Mes livres, mes lecteurs et moi »

Mots Éparpillés – Février 2016



© Florence Gindre

Quand le rat n'est pas là, les pourris dansent, écrivit-elle un jour de rage.

Elle, cette femme forte et au caractère bien trempé, cette femme qui ne se laissait jamais aller.

Elle avait toujours beaucoup aimé les dictons, la langue, l'histoire et la tradition. Alors, le jour où elle comprit le sens du détournement donné à cet adage, elle sourit et à son tour elle voulut l'écrire pour le faire connaître à tout le monde.

Si elle avait un caractère si fort et à la fois si agréable c'est parce que la vie lui avait montré que souvent, hélas bien souvent, ce sont les pourris qui dansent et sautent de joie. Pour elle, c'était un cumul de circonstances : les chats, les rats, les souris et les pourris, elle les avait tous connus, tous fréquentés. Au choix, elle n'en prenait aucun.

Désormais elle dansait seule et heureuse de sa valse !

Margarida Llabrés de « [Les mots de Marguerite](#) »

Quand le rat
n'est pas là,
les pourris
de la nuit
en profitent.
Ils vont vite
au repaire
des faussaires.

Ce soir, le rat s'échappe.
Pourquoi est-il si gai ?
Peut-être parce qu'il fuit
les coups, les beignes, les tapes
des pourris au cœur laid
qui se battent dans la nuit.

Quand le rat
n'est pas là,
les pourris
de la nuit
en profitent.
Ils vont vite
au repaire
des faussaires.

La discipline du rat,
les pourris en ont marre.
Ils sont sans foi ni loi.
Rester avec ceux-là,
c'est vivre un vrai cauchemar,
ils se prennent pour des rois.

Quand le rat
n'est pas là,
les pourris
de la nuit
en profitent.
Ils vont vite
au repaire
des faussaires.

Florence Gindre de « [FG – Florence Gindre](#) »

Boulragan Tony Tempête

Un coup d'œil rapide sur cette photo et voilà que des gros mots sautent à mes yeux :
ouragan, tonne, tempête, rat, pourris...

Un malaise s'empare de mon cœur si tendre en cet instant, et je voudrais effacer ces mots,

lourds, moches et synonymes d'éléments déchainés.

Alors d'un geste machinal j'essuie mes lunettes usagées et rincées de larmes amères et tout à coup les mots se mettent à danser, donnant de la légèreté à cette page beige. Le rat devient de l'art, les pourris lancent un beau soupir, l'ouragan se transforme en une belle et douce brise réconfortante et Tony tempête, empruntant l'air (le R) restant des pourris, devient trompette pour sonner la victoire des mots.

La musique enveloppe mon âme tout entière et tout devient possible. Je me rends compte que Boulragan, et Tony Tempête sont peut-être des personnages illustres d'une BD d'action qui lance ainsi sa promotion. Ma grande ignorance nécessite un long silence. Mais qu'importe ! Les mots dansent toujours devant mes yeux et j'en profite pour les coucher avec passion sur le papier.

Sylvette Nèples

La famille des Pourris est aux anges.

Monsieur Rat, leur propriétaire, s'en va pour deux semaines, faire la tournée annuelle de ses propriétés. Oh Monsieur Rat n'est pas un mauvais propriétaire, loin s'en faut. Du moment que le loyer est à échéance, il s'entend bien avec ses locataires, leur laisse carte blanche et n'intervient que lorsque nécessaire - d'où son inspection annuelle.

Mais pour les Pourris, qui vivent dans la maison mitoyenne de celle de monsieur Rat, ces deux semaines leur donnent une liberté d'expression inattendue. Si Monsieur Rat tolère le bruit, il a par contre horreur... de la musique. Peu importe, qu'elle soit classique, jazz ou moderne, ça ne passe pas.

La plupart du temps, les Pourris s'en accommodent. Les petits Pourris ont leurs lecteurs MP3, leur tablette et que sais-je, les parents utilisent encore ces vieux trucs à bande, ah oui des cassettes, au moins les écouteurs fonctionnent sur tous les appareils. Mais hors de question autant pour les parents que les enfants de faire la fête avec des amis.

Alors pendant l'absence de Monsieur Rat, c'est la fiesta chez les Pourris. Ils invitent tous leurs cousins : les Amers, les Sûris, les Talés. Les jeunes invitent leurs copains de lycée. Et les voisins ? Eux aussi sont invités, mais les Mécontents et les Grognons n'y vont jamais.

Sous les pseudonymes de Tony Tempête et Boul'Ragan, ils tentent, en vain, de semer la zizanie en laissant des graffitis pour le compte de Monsieur Rat, mais celui-ci n'est pas dupe. Il est au courant.

Quand le Rat n'est pas là, les Pourris dansent, et continueront à le faire.

« [J'habite à Waterford](#) » du blog homonyme

Rattus

Qui est le rat ?

Le rat de la fable, le rat des cauchemars, celui que l'on imagine avide, agressif, désagréable, le rongeur type roublard, vicelard, méprisable. Le promeneur des arrière-cours, le maître des égouts. Celui qui trotte dans l'ombre, se frotte à toutes les croûtes, hume sans dégoût les raclures, les ordures, et se régale de la misère. Celui qui flaire l'indigence et attire le malheur, accapare, s'approprie et ne cède en rien, ni un sou ni un liard, parce qu'il ne saurait apparaître charitable. Celui qu'on hait, qu'on fuit tout autant que peste, fièvre et choléra.

Mais quand il n'est pas là, c'est toi qui le dis, les pourris dansent. Tu t'en étonnes ?

Fi du folklore et des symboles ! Ce petit mammifère de la « gent trotte-menu », aux dents tranchantes, au museau pointu, à la queue nue, est le commensal de l'homme. Il ne saurait vivre sans lui, il le suit à la trace en évitant à merveille les menaces et les chausse-trappes, il est à demeure à sa table et n'en lâcherait pas une miette.

Il est son triste parasite et sa plus complète allégorie.

Agnès Audibert de « [Mes livres, mes lecteurs et moi](#) »

Tu peux essayer de jouer au dur, au grand penseur, à l'agitateur, Tony Tempête, avec ton pseudo minable qui se veut percutant (pourquoi pas Toby Tintamarre, Tim Tintinabulation ou Tom Tapageur ?) mais tu ne trompes personne. Parce que franchement, c'est digne de Ratatouille, ta citation provocante, pas plus. D'ailleurs, c'est scandaleux, juste pour faire le malin de se moquer des rats. Et des chats. Et des souris. Et des danseurs. Et des proverbes... ça fait beaucoup pour un seul Tony !

Tony, vois-tu, certaines personnes insensibles à ton message, considèrent que taguer, c'est pourrir un peu l'espace public. Alors je ne sais pas si tu prends des précautions particulières, si tu vérifies bien qu'il n'y ait pas de rat avant d'agiter sinon tes neurones, du moins ta bombe de peinture, mais relis-toi ! On pourrait presque dire que tu t'attaques à toi-même...

Allez, sans rancune, Tony. Garde juste tes réflexions philosophiques pour tes copains la prochaine fois, pas la peine d'essayer d'épater toute la ville avec l'ironie mordante de ta pensée extraordinaire. Range ta peinture.

Signé : l'employé municipal qui s'énerve à nettoyer ta pourriture sur les murs depuis trois heures, et qui a un rat domestique et pas salissant, lui.

Pom de Pin de [« Pom de Pin in Wonderland »](#)

Mots Éparpillés – Mars 2016



Merci à [Sofie depuis Paris](#) pour sa photo

Il l'aimait d'un amour fou. Complètement fou. Penser à elle l'emmenait au paradis. Ou peut-être en enfer, il ne savait pas très bien. Il perdait les pédales dès qu'il songeait à sa peau laiteuse, à l'éclat de ses yeux noisette. Il tombait en ravissement dès que sa silhouette apparaissait dans son champ de vision. Il raffolait la voir déambuler dans ce petit square. Il avait appris à connaître ses habitudes. Elle passait toujours aux mêmes heures.

Il venait toujours en avance s'asseoir sur le banc et attendait que les minutes, interminables, s'égrènent jusqu'à son apparition. Elle arrivait de sa démarche qu'il reconnaissait entre toutes. Le soir, elle était toujours pressée et passait rapidement, mais en journée, il lui arrivait de prendre son temps. Elle flânait, regardait à droite, à gauche. Cela était survenu plusieurs fois que leurs regards se croisent. Oh, ces yeux noisette ! Son merveilleux visage aux joues rebondies. Il les aurait mangées.

Il l'avait d'ailleurs fait. Un soir, il n'en put plus de mourir d'amour pour elle. Elle était entrée dans le petit square, de son pas pressé. Il s'était levé et était venu vers elle.

Il vient toujours s'asseoir sur le banc du petit square. Mais elle ne passe plus. Elle est là pour l'éternité, pour lui. Il l'a installée sous un joli petit massif de fleurs.

Florence Gindre de [« FG – Florence Gindre »](#)

Je l'ai vue, là, figée contre ce mur, entourée de jolies fleurs aux couleurs éclatantes. Hermétique, imperméable, impénétrable et soudain un petit sourire au coin de la bouche. C'était une fille sympa, une fille bien et rigolote. Mais quelque chose m'a empêché d'aller vers elle. Je n'ai pas trouvé le courage ou alors le courage n'a pas voulu de moi.

Cette fille, je la connaissais déjà, sans vraiment la connaître. Ma sœur n'arrêtait pas d'en parler, apparemment, d'après ma sœur chérie, elle était une râleuse, de celles qui foutent la merde, en plus.

Elles étaient ensemble au lycée. Ma sœur, joyeuse, belle, très belle, elle était convoitée de tous les garçons. Que si Martin, que si Jean ou Bastien. Rouges à lèvres, ongles impeccables, dernier sac à la mode. Ça, c'est ma sœur. Elle est aussi très intelligente. Je ne lui en veux

pas, non, la nature est ainsi faite, mais il faut dire que parfois je la trouvais un peu trop dure, un peu je-sais-tout et tout-va-bien-pour-moi, un peu nombriliste, peut-être ?

Moi je suis mignonne : mignonne et sympa, au collège je ne m'en sors pas mal, non plus. Mais j'ai un peu moins de charisme que ma sœur. Et puis je suis la petite de la fratrie. C'est peut-être pour cela que pendant un certain temps, j'ai voulu faire comme elle.

Cet état d'esprit n'a duré que très peu, car je me suis rendu compte que je me sentais bien mieux si je m'ouvrais aux autres, je ne savais pas conjuguer avec le tout-va-bien-pour-moi parce que, parfois, tout ne va pas bien. Comme pour cette fille-là, figée, et sympa, mais hermétique. Rigolote, mais un peu trop grosse. Voilà, c'est ça, j'avais trouvé : elle était un peu « trop grosse » aux yeux de toute cette bande de lycéens.

Doucement, je m'y suis approchée, je ne savais pas quoi faire ni quoi dire. J'ai demandé si tu vas bien, elle m'a dit non, ce n'est pas parce que j'ai des kilos en trop que j'ai envie de mourir d'amour, moi j'aime et je veux être aimée. J'ai sorti un mouchoir en papier.

Et je suis partie.

Pleurer.

Parler à ma sœur.

Parler à Corentin.

Margarida Llabrés de [« Les mots de Marguerite »](#)

Mourir d'amour.

1999, la photographie d'une femme est reproduite sur un mur au fond d'un jardin communal.

1943, quelque part en France, la femme porte une robe bon marché et des ballerines noires qui laissent paraître ses chaussettes blanches. Elle pose pour son photographe, son idole, sa moitié, son grand amour, son futur époux. Elle ne le sait pas encore, mais bientôt, la guerre les séparera à tout jamais. De longues années de larmes et de chagrin auront raison d'elle. Elle mourra folle, seule, le cœur vide.

2016, un photographe saisit le regard d'une femme amoureuse dans un jardin communal.

Si aimer, comme l'affirme Alfred de Musset, c'est se donner corps et âme, alors cela revient à préférer l'autre à soi-même. Préférer l'autre à soi-même, c'est s'oublier. S'oublier, c'est ne plus exister.

Vera Anda de « [Vera Anda from the right now](#) »

Mourir d'amour.

J'ai zoomé la photo, et bang ! En plein cœur ! J'ai cru voir ma mère dans les années 50, socquettes blanches dans des souliers noirs, cheveux bruns et courts, enfin libérés du chignon autrefois quasi obligatoire, robe sans forme ceinturée d'un cuir étroit, manches descendant pudiquement jusqu'aux poignets, poitrine malmenée d'avoir fourni tout le lait que je lui demandais..., si ce n'est elle...

Mourir d'amour, est-ce son dernier cri, elle qui brava sa famille, pour imposer mon existence, et son amant qui l'abandonna violemment lorsqu'il apprit ma future naissance ?

Échappée des immeubles et des barrières, cachée par les vieux arbres tortueux qui eux aussi ont souffert, et portent encore les stigmates de la férocité des hommes, elle tente de se fondre dans le mur, comme elle l'a toujours fait dans sa grande humilité, avec ce cri douloureux.

Alors que le soleil éclaire sa silhouette d'un rayon tiède et réconfortant, au premier plan, pour apporter la douceur dans cette violence ressuscitée, ce parterre luxuriant de primevères recouvre sa tombe dans ces nuances qu'elle aimait tant !

La couleur vive des fleurs printanières illumine mon regard troublé, le son de sa voix résonne irrémédiablement atténué par le temps dans ma tête, l'herbe verte et grasse a repris de la vigueur, l'hiver s'éloigne... et la vie continue...

Sylvette Nèples

Rêve entre les primevères

Je ne le vois jamais travailler, mais, à une date qui m'échappe, sans doute le dernier lundi de janvier, dès ce jour-là, il vient régulièrement. Il se faufile avec ses outils, m'a-t-on dit, et apprête comme pour une fête un mince morceau de terre coincé entre deux cours d'immeubles. Il retourne et bine et sarcle. Il ne touche pas aux herbes folles qui poussent en désordre le long de la grille, aux arbres que l'absence de soins et de direction écartèle. Il n'a de souci que pour une modeste parcelle que j'aperçois de ma fenêtre. En plein hiver, chaque année c'est pareil. Il casse les mottes, chasse les rampantes, trace un rectangle et sème.

Quel homme est-il et à quoi lui sert tant d'application ?

Il fait surgir un humble jardin de cette plate-bande noire et triste comme une tombe abandonnée. Un jardin brouillon et minuscule qu'il doit souhaiter voir s'épanouir au printemps. Et il y réussit. Des dizaines de primevères fleurissent et égayent de leurs couleurs éclatantes et acidulées la grisaille urbaine qui nous piège à chaque réveil. Il le fait, m'a-t-on dit, en souvenir.

Ma tasse à la main, encore assoupie, j'ai imaginé entre les floraisons éphémères la silhouette d'une femme des années cinquante et l'idée brutale d'une tragédie m'est venue à l'esprit.

Agnès Audibert de « [Mes livres, mes lecteurs et moi](#) »

On a rasé la petite maison au coin de la rue. Il y a à sa place, un petit jardin fleuri.

On a rasé la petite maison au coin de la rue. Elle en avait connu, des tragédies.

Il y eut la jeune mariée, morte d'un cœur brisé en recevant le télégramme lui annonçant que son bien-aimé était mort au front.

Il y eut le couple, assis côte à côte, leurs cœurs qui avaient battu de concert, s'étaient arrêtés, ensemble, à la seconde près.

Et puis il y eut la petite vieille. Une petite vieille ordinaire, avec un chien ordinaire, que, chaque soir, visitait un chat de gouttière, ordinaire.

Le chat et chien connurent une amitié... extraordinaire.

Ils s'installaient pour quelques heures sur le banc du jardin, ce même banc où l'on avait retrouvé la mariée, et le vieux couple, des années après.

Chaque soir ils se retrouvaient. Que faisait le chat de ses journées ? Nul ne le sait. Peut-être dormait-il en rêvant de souris, ou rêvait-il de devenir chien ?

Puis un soir, le chien attendit. Une heure, deux heures, il attendit toute la nuit. Enfin, au petit matin, le chat apparut. Il avait dépensé ses dernières forces pour arriver jusqu'à son compagnon, le saluer une dernière fois.

Afin d'enterrer le chat, la vieille se mit en devoir de creuser un trou dans le jardin. Elle dut l'élargir : pendant qu'elle creusait, le chien avait rejoint le chat dans son sommeil éternel.

Les lieux ont-ils à ce point gardé la mémoire des événements ?

Pourquoi a-t-on éprouvé le désir, le besoin, d'inscrire, au fond du jardin, « Mourir d'Amour » ?

Pourquoi l'effigie de cette femme est-elle apparue, un jour ?

Pourquoi ce parterre me fait-il penser à une tombe ?

On a rasé la petite maison au coin de la rue. Elle en avait connu, des tragédies.

On a rasé la petite maison au coin de la rue. Il y a maintenant un petit jardin fleuri.

[« J'habite à Waterford »](#) du blog homonyme

Mots Éparpillés – Juin 2016



Le temps

Le temps de rien, le temps de tout. Ce temps chéri, aimé, adoré, estimé, ahurissant aussi.

Le temps d'être avec vous et de grandir, marcher, danser et m'en aller.

Le temps pour moi, pour savourer, pour aimer, pour rigoler et pour voler.

Le temps qu'on aime et celui qu'on déteste.

Le temps qui passe et file et dit coucou et puis s'en va.

Le temps pour le temps. Le temps des secondes, des minutes, des heures.

Le temps des attentes.

Le temps des retrouvailles et des étreintes.

Le temps des hirondelles et des amours et des étés.

Et puis le temps des hivers, des chocolats chauds et des feux de cheminée.

Le temps.

Le temps des adieux.

Le temps des mots éparpillés et ramassés, enjolivés et bien gardés.

Le temps de vous dire MERCI

Margarida Llabrés de [« Les mots de Marguerite »](#)

Réflexions...

J'ai pris cette photo au détour d'une visite. Des amis étaient venus nous rendre visite, nous passions par le Mucem. En voyant cette sculpture, j'ai tout de suite songé aux Mots Éparpillés. Penser et réaliser plusieurs choses en même temps, qui n'ont rien à voir entre elles, pour tenter de faire tenir en 24h tout ce que je désire entreprendre. Un rythme de fou, tout comme la plupart d'entre vous. Nous sommes pris dans une frénésie d'activités, de

pensées. Parfois, nous trouvons que c'est trop, mais poursuivons.

Ceux qui suivent mon blog ont pu remarquer ma pause de trois mois. Trois mois hors de notre temps, de notre rythme de folie. Nous sommes partis en bateau, en famille, et avons navigué du Belize en Floride, en passant par le Mexique.

Vivre au rythme du soleil et avancer à celui du vent. Une lenteur propice à la contemplation. Que de temps passer à contempler la mer, la nature. Sans que cela soit considéré comme une perte de temps. Au contraire, nous en ressortons grandis, heureux.

Cela ne fait que quelques jours que nous sommes rentrés, je reprends doucement le rythme de folie : le temps de rien.

Dans nos rythmes de vie effrénés, je vous remercie d'avoir pris le temps d'écrire, au fil des mois, quelques mots éparpillés.

Florence Gindre de [« FG – Florence Gindre »](#)

Tout est comptabilisé, notre temps de sommeil, de parole, de travail, de loisirs, de déplacement et même notre temps de vie. L'humain en a conscience et est capable d'organiser ses activités et ses projets en prenant en considération la mesure du temps. Mais organiser son temps est un art difficile. Les plus doués en gestion de temps diront qu'ils ont réussi à faire ce qu'ils avaient projeté dans un temps donné et les autres diront qu'ils n'ont le temps de rien.

Une bonne organisation permet de gagner du temps sans en perdre, mais ne permet pas de contrôler le facteur temps. L'humain n'est pas en capacité d'arrêter le temps, le temps passe quoi qu'il arrive. Seul l'artiste peut immortaliser le temps à travers ses œuvres. Richard Baquié matérialise cette idée dans sa sculpture « Le temps de rien ».

Fort de ces constats, que conseiller de mieux que de ne pas se hâter de ce qui peut arriver, ne pas ressasser les événements passés, mais vivre le moment présent. Car vivre le moment présent, c'est déjà être dans le bon temps, le bon tempo.

Vera Anda de [« Vera Anda from the right now »](#)

Le temps de rien

Libre, c'est ce que je croyais.
Être libre c'est tout ce que je voulais.

Toujours travailler, sans penser
Employée modèle
Méritant la médaille
Prise comme exemple
Sans état d'âme

Donc, je ne pensais à rien
Et m'en portais très bien.

Riens, tous ces petits riens
Instants imaginaires et indociles,
Et le temps d'un rien, m'aperçus
Narrant ma vie, qu'elle manquait de tous ces petits riens.

Jacou de [« Les mots autographes »](#)

Le temps de rien

Le temps de se rappeler les bons souvenirs
Le temps de s'en créer d'autres encore
Le temps de se dire combien on s'aime
Le temps de partager les joies
Le temps d'alléger les peines
Le temps de soigner les petits bobos et les grands malheurs
Le temps des genoux écorchés

Le temps des peines de cœur
Le temps de grandir
Le temps d'apprendre que grandir c'est voir partir
Le temps d'apprendre que le temps passe toujours trop vite
Le temps de pleurer parce qu'il n'y a jamais assez de temps
Le temps toujours trop court pour ceux qu'on aime
Le temps de se dire qu'on aurait pu
Le temps de se dire qu'on aurait dû
Le temps après lequel il faut courir
Le temps qui ne se rattrape jamais
Prenons le temps de prendre le temps
Parce qu'il n'y en a jamais assez avec ceux qu'on aime

Virginie de [« Crazyprof »](#)

« Mais quel temps de chien ! Ça commence à bien faire toute cette pluie... et bien sûr, j'ai cassé mon parapluie. Pas le temps de m'arrêter pour en acheter un autre. Vite, j'ai juste le temps d'attraper le prochain train, pour être à temps à mon rendez-vous. C'est éreintant de courir comme ça toute la journée. De temps en temps, j'aimerais bien souffler un peu, prendre le temps... mais le temps, c'est de l'argent. D'autant plus quand on est temporaire à mi-temps ! Vendeuse par intermittence. J'espère que le train sera dans les temps. J'ai juste le temps de courir jusqu'à l'adresse. Le « temps de rien »... je me demande bien qu'ils vendent là dedans. Enfin, allons-y...

C'était une boutique vendant des montres et horloges. Ils voulaient me déguiser en lapin, une sombre histoire d'Alice aux pays des merveilles, je n'ai pas pas bien suivi. Ça ne va pas, non ? De toute façon, je ne faisais pas l'affaire, pas assez pressée apparemment... fichu temps ! »

Pom de Pin de [« Pom de Pin in Wonderland »](#)

Vanité

Est-ce l'annonce d'une exposition, un canular, un sujet de bac ?

Le Temps de Rien. Rien... quoi ? Rien faire, se taire, se soumettre...

Ou alors un stratagème pour obliger à prendre patience et attendre un avion qui ne vient pas ?

Les grandes majuscules en métal argenté se balancent au-dessus des escaliers. Elles sont là ce matin, elles n'y étaient pas hier soir. Qu'attend-on de leur installation dans ce hall d'aéroport dernier cri ? Un effet de surprise, une opération de marketing, un enthousiasme de commande...

Le Temps de Rien...

Ce Rien donne la chair de poule. Destructeur, déconstructeur, au mieux réducteur. Il terrifie, secrète une infinie solitude, insiste sur l'absurdité de notre condition.

Et si ces jours-ci Rien c'était ras-le-bol !

Parce que ce rien pour certains c'est beaucoup pour d'autres, et qu'à cause de cet avion qui ne part pas, de ces pluies diluviennes, de la violence institutionnelle, de l'espérance qui n'est plus une évidence, ce temps-là indispose.

Agnès Audibert de [« Mes livres, mes lecteurs et moi »](#)

« Lorsque le Bon Dieu créa le temps, il en fit en abondance. »

Allons bon, elle est nouvelle celle-là.

Il n'en mène pas large, Lucien. Il en a marre de ces bonnes femmes qui jour après jour viennent lui casser les pieds, littéralement.

Avec leur yoga, leur zénitude, leurs idées sur le conscient, l'inconscient, le karma...

Bien sûr, il n'est plus en position de leur dire ce qu'il en pense, de leurs idées.

Ah oui, il y a encore quelque temps, il aurait pu... et sans doute non.

Il n'aurait rien dit, parce qu'il n'aurait rien entendu. Il n'avait pas le temps de s'attarder à écouter de telles fadaïses.

On lui avait appris, tout jeune, que le temps, c'était de l'argent.

Il s'était appliqué à ne pas le gaspiller. Il avait fait de son mieux, à ne pas perdre une seconde, à courir contre la montre. À créer son empire. Il n'avait pas hésité pour cela à écraser quelques orteils, à faire tomber quelques têtes...

Cloué au sol, et au mur, lui qui n'avait pas le temps, doit subir jour après jour ces niaiseries.

Et maintenant en face de lui, d'anciens collègues viennent d'ériger des lettres de métal, « LE TEMPS DE RIEN ».

Comme si ce n'était pas suffisant d'être bloqué dans son pot, il devra pendant un temps indéterminé, contempler ce message.

C'est vrai, au fond, que Lucien n'avait le temps de rien, jusqu'à sa crise cardiaque finale.

C'est sûr que, réincarné en plante verte, il n'a plus le temps de rien.

Que le temps de contempler ce qui fut son empire.

Que le temps d'écouter les leçons sur le karma.

Que le temps de regretter toutes ces choses qu'il a faites, ou négligé de faire, avant.

[« J'habite à Waterford »](#) du blog homonyme

Liste des participants

Laura de [« Bonheur nomade »](#)
Stéphane Dary de [« Les écrits de Stéphane Dary »](#)
Agnès Audibert de [« Mes livres, les lecteurs et moi »](#)
Pom de Pin de [« Pom de Pin in Wonderland »](#)
Geneviève de [« Plaisir d'écrire, plaisir de lire »](#)
[« J'habite à Waterford »](#) du blog homonyme
Claire de [« Blonde thinking on sundays »](#)
Elijange de [« Elijange – des mots... »](#)
Jacou de [« Les mots autographes »](#)
Sylvette Nèples
Virginie de [« Crazyprof »](#)
Marie de [« L'Atmosphérique ! »](#)
Vera Anda de [« Vera Anda from the right now »](#)

Merci à eux qui ont fait vivre le projet

et

Florence Gindre de [« FG – Florence Gindre »](#)
Margarida Llabrés de [« Les mots de Marguerite »](#)

Présentation des initiatrices du projet

Florence a la passion des mots et elle a décidé, en 2012, de créer sa société pour en vivre.

Elle écrit pour vous : [des biographies](#). Afin de conserver une trace écrite, sous forme de livre, de l'histoire de vos parents ou grands-parents, elle les rencontre et ils lui racontent les péripéties de leur vie, mais également tous ces petits détails, insignifiants à leurs yeux, mais tellement porteurs de richesses pour les générations futures. Le résultat : des livres à partager en famille.

Elle vous aide à écrire : [votre propre livre](#), fictionnel ou non. Elle intervient lors du processus créatif pour vous aider à avancer dans votre projet.

Elle organise également [des ateliers d'écriture en ligne](#), via Skype, pour jouer avec les mots. Et enfin, elle [relit et corrige](#) vos écrits.

Elle écrit pour elle : son blog, des livres.

[Son blog](#) tourne autour des mots. Vous y trouverez, entre autres, des concours de nouvelles (gratuits et texte à envoyer par mail), des points de français, des conseils en écriture, etc.

[Ses livres](#) parlent de sujets qui lui sont chers, tels que l'expatriation. Début 2016 est paru « Le Skyraff », le tome 1 d'une trilogie écrite avec son fils aîné, de 13 ans.

Margarida est née sur l'île de Minorque, aux Baléares en Espagne.

Elle a suivi une formation en Langue et littérature françaises à l'Université de Barcelone avant de s'envoler vers Montpellier pour finir son cursus de double diplôme en Lettres Modernes à l'Université Paul Valéry. Elle est restée en France pour être assistante de langue es-

pagnole dans le secondaire. Après cela, elle a voulu poursuivre ses études avec un Master en Traduction et Interprétation (français-espagnol) à l'Université Catholique de Paris (site Cluny-ISEIT à Madrid). Ensuite, elle a été embauchée pour travailler à Bruxelles auprès de l'Union européenne au Bureau régional des Iles Baléares, où elle était en charge des politiques communautaires et a assuré le suivi du Conseil des ministres, traduisant les documents officiels.

Après cette expérience dans le public, elle a travaillé en tant que salariée au sein d'une start-up. **Les travaux de traduction** pour des entreprises d'e-commerce ont commencé à s'enchaîner, ce qui lui a permis d'approfondir ses connaissances en localisation, notamment en traduisant plusieurs sites web. C'est également à cette époque, en poste en tant que Responsable éditorial numérique qu'elle découvre le monde fascinant du web 2.0 et elle ouvre **son blog [Les mots de Marguerite](#)**. Parallèlement à ces activités, elle a continué à collaborer avec des maisons d'édition et à [écrire des chroniques pour des journaux régionaux espagnols](#). Son amour des langues et de l'Internet l'a amenée en 2013 à créer [Artilingua](#) où elle met à profit ses connaissances tant de l'espagnol et du français que du catalan, ainsi que son expérience dans le web.